

L' Abeille.

11eme Année.

' Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.'

11eme Année.

VOL. XI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 6 DECEMBRE, 1877.

No. 4.

A LA MÉMOIRE DE NAPOLEON BOULET,

Elève du Séminaire de Chicoutimi.

Heureux fils ! Pour le ciel il part : c'est un filu !
Pauvre, mais pauvre vouvo ! elle, elle a tout perdu !
Son cher Napoléon ! c'était son fils unique
Napoléon ! sa joie au foyer domestique ;
Napoléon ! surtout, son espoir, son orgueil !
La veuve, ce ma la, pleurait sur son cercueil !
Napoléon ! le seul capable sur la terre
De remplir son grand cœur et d'épouser et de mère :
Dieu l'eulève ! Dieu veut en orner sa maison,
Et son unique enfant descend sous le gazou !
Mais toi, dans cette fosse, ô trop sensible femme,
Vas-tu laisser descendre et ta joie et ton âme ?
Non, non : relève-toi ! Regarde un peu le Ciel :
Dieu, même quand il frappe, est toujours paternel.
Ton fils était si bon ! ton fils était si sage !
Ton fils avait conquis le respect du Village !
O Mère ! si ton oeil, de larmes trop mouille,
Avait pu voir un peu ce peuple agenouillé,
L'élite du faubourg, la fleur de la paroisse,
Partageant sans rougir ton deuil et ton angoisse :
Juge, cultivateurs, Médecins, journaliers,
Marchands, hommes de loi, comme les Ecollers.
Si ton regard surtout ce matin, pauvre mère,
Avait pu mieux saisir le deuil du Séminaire,
— Des enfants, dont il fut un modèle achevé.
Et qui tous le pleuraient comme un frère enlevé ;
— De ces Prêtres béniés dont l'auguste parole
Couronne ton enfant comme d'une auréole !
O sêche donc tes pleurs, mère, si tu le peux !
Ton fils priera pour toi : ton fils est dans les cieux !
Ton fils, plein d'aveur, meurt pleure du village .
Le souvenir qu'il laisse est un bel héritage !

Jos. APOLL. GINGRAS, l'Écr.

Chicoutimi, 25 Nov. 1877.

SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI,

22 Novembre 1877.

Enfin, hier soir, elle nous est arrivée, cette charmante *Abeille* : nous l'attendions avec impatience depuis plusieurs jours. Comment dire l'accueil chaleureux que nous lui avons fait ? Quel empressement à l'interroger ! Les uns, qui se rappellent avec délices les douces années passées sous l'heureux toit qui abrite la ruche, ne peuvent se lasser de demander à la petite voyageuse des nouvelles du pays ; les autres, qui ne connaissent la patrie de l'insecte que par la renommée, sont charmés des récits intéressants de leur hôte.

Il faut qu'elle butine, cette abeille, et même à Chicoutimi, semble-t-il, puisqu'elle a bien voulu y diriger son vol. Hélas ! elle fera peut-être bien souvent voyage peu profitable. Les fleurs ne sont pas ici choses très-communes ; peut-être ne sont-elles pas non plus bien pourvues des sucs que recherche surtout l'aimable *butineuse*. Espérons qu'elle ne sera pas trop difficile.

J'ai la présomption de croire que nos amis de Québec ne trouveront pas tout-à-fait sans intérêt de recevoir de temps à autre de nos nouvelles ; il me semble qu'ils n'apprendront pas sans plaisir les petits événements qui ont lieu dans cette famille encore bien jeune, qui, soumise aux mêmes règlements et vivant dans le même esprit, se flatte de leur être unie par des liens bien solides.

Si nous sommes dans l'erreur, qu'on veuille bien nous le faire connaître ; car vous êtes menacés peut-être de maintes correspondances.

Je commence dès aujourd'hui. Je veux vous faire savoir comment nous avons célébré la fête de Ste. Cécile. Je dois vous dire d'abord que nous avons fondé le printemps dernier une petite société musicale qui a nom " Union Ste. Cécile." Elle se compose d'environ vingt-cinq membres." C'était la première fois qu'elle célébrait sa fête patronale : elle a donc voulu y mettre un peu de solennité. Notre modeste chapelle avait revêtu sa plus belle parure. La messe fut célébrée par M. le Supérieur. Comme bien on pense, l'" Union " s'était chargée de la partie musicale. A l'élévation, la célèbre composition " Courbe ton front," Hermann, bien connue au Séminaire de Québec, nous dit-on, fut exécutée pour la première fois parmi nous. A la fin de la messe, le chant si suave : " Souvenez-vous, ô tendre Mère," remplit nos cœurs des plus douces impressions. Je ne dirai pas que nous avons atteint la perfection : ce serait fort invraisemblable. Je me contente de constater que tels et tels, très-peu friands de musique vocale, n'ont pu s'empêcher de modifier leurs opinions à ce sujet.

Nous avons aussi préparé une petite soirée musicale et littéraire. Malheureusement, la maladie très-grave d'un confrère, que nous voyons avec douleur aux portes de la mort, ne nous permet pas cette réjouissance.

Je termine ici. Il ne faut abuser de rien, pas même de la bienveillance des lecteurs de *L' Abeille*, quelque grande qu'elle soit.

Mais je crains que plusieurs ne soient effrayés de mon nom, qu'ils trouveront barbare, à coup sûr. Je les prie de se rassurer. Ce mot, emprunté à la la-

gue montagnaise, n'a rien de terrible ; c'est un terme d'amitié, qu'on veuille bien me croire. J'ai voulu obéir au précepte si connu : non nova, sed nove.

WAYÉ.

SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI,

29 novembre 1877.

Nous étions loin de penser qu'une des premières nouvelles dont nous aurions à faire part à nos amis de Québec, serait d'une nature aussi douloureuse pour nous. La mort d'un confrère bien-aimé nous a plongé dans un deuil profond.

C'est dimanche dernier que s'éteignait doucement dans le Seigneur, Napoléon Boulet, élève de Rhétorique. Il y a à peine trois semaines, il prenait encore part à nos jeux et à nos études : et déjà il n'est plus ! Mon Dieu, vous nous enlevez déjà ce compagnon si cher ! Vous enlevez à notre communauté cet exemple de toutes les vertus qui font le plus bel ornement du jeune homme ! Vous enlevez à cette tendre mère sa seule consolation, sa seule espérance ! Mon Dieu vous ne lui donnez que vingt-deux années !

Dieu ne fait pas attention au nombre des années, mais bien plutôt aux œuvres qui les remplissent : notre ami, jeune par les ans, avait beaucoup vécu devant Dieu. Le Père de famille a vu que la moisson était belle et abondante ; il n'a pas voulu la laisser plus longtemps exposée aux jalouses tentatives de l'ennemi et aux vents destructeurs qui soufflent trop souvent hélas ! dans ce triste séjour.

Cher confrère ! nous garderons toujours le précieux souvenir de tes bonnes qualités. Nous nous rappellerons ta conduite irréprochable, ton application constante au travail, ton obéissance empressée, ta modestie, ta douceur, ton profond esprit de piété. Ta bienveillance nous charmait ; tu ne savais rien de l'art des refus, tu ne semblais vivre que pour obliger.

Oui, s'il est une pensée qui nous puisse consoler, c'est bien celle du bonheur sans mélange dont jouit déjà notre ami, nous l'espérons. Sa vie pieuse, sa dévotion à la Sainte Vierge suffiraient à calmer toute inquiétude. Mais nous savons aussi dans quels sentiments il vit